

Pancol, sacrée muchacha!

La romancière, de passage au Livre sur les quais, parle de l'écriture, du succès, du désir et des femmes



Le rituel de l'ardoise. «La vie, c'est le désir. J'ai écrit ça parce que je n'en crois pas un mot! Non, non, je plaisante: c'est au contraire ma devise depuis vingt ans.» PHILIPPE MAEDER

Pascale Zimmermann

Fini le zoo. Après *Les yeux jaunes des crocodiles* (2006), *La valse lente des tortues* (2008) et *Les écureuils de Central Park sont tristes le lundi* (2010), sa trilogie vendue à 6,5 millions d'exemplaires en français et traduite en trente langues, Katherine Pancol a publié cette année *Muchachas 1, 2 et 3*. Un roman en trois volumes, un trio sous jaquettes acidulées, 1433 pages célébrant, on s'en doute, les femmes, leurs failles, leurs combats, leurs passions, leurs hommes.

Avec un univers très différent – le monde de la ferraille dans une petite ville de province – et le thème grave d'une femme battue et d'un enfant abusée sexuellement, Pancol va-t-elle réitérer l'exploit des *Yeux jaunes*? *Muchachas* a été tiré d'emblée par Albin Michel à 400 000 exemplaires (deux fois le tirage du livre de Valérie Trierweiler, *Merci pour ce moment*). C'est dire la confiance de l'éditeur dans son auteure-vedette. La cote d'amour de Katherine Pancol auprès de ses *aficionados* est, à n'en pas douter, au plus haut.

Quel est le secret de la formidable popularité de Katherine Pancol?

Honnêtement, je ne sais pas. Si j'avais un secret, je l'aurais utilisé avant. J'en suis quand même à mon quinzième livre. J'ai eu du succès dès le premier, *Moi d'abord*, en 1979, c'est vrai, mais moins ensuite.

Mais encore?

Le succès, c'est la rencontre d'une humeur, d'un état d'âme, d'un gaz – indéfinissable – avec l'humeur et l'état d'âme d'un lectorat. Ce qui est étonnant, c'est que ça dure. A chaque fois que j'écris un livre, je me dis: «C'est fini, c'est le dernier. Je vais aller élever des vaches dans les alpages.» Et puis non, ça continue.

Vous collez à votre temps, aux préoccupations de vos lecteurs, vous tenez un blog. Vous aimez les gens?

Ah! ça oui. Et mes lecteurs me le rendent bien: je reçois des mails magnifiques, bien écrits, avec de la chair, une grande dignité.

J'ai une qualité de dialogue extraordinaire avec eux, un échange tel qu'il n'y en a plus beaucoup dans la vie quotidienne.

Reste l'espace de la littérature.

C'est vrai. Je suis enchantée de voir tous ces écrivains qui recommencent à raconter des histoires. Ça avait disparu. Moi, j'ai continué avec la tradition des romans de Balzac, Zola, Eugène Sue, de ces auteurs témoins d'une époque qui promenaient un miroir le long des sentiers, comme disait Stendhal. Vous créez des types, des Fabrice Del Dongo, des Emma Bovary, des personnages qui ressemblent aux gens. Donc les gens vous lisent. Et tout ça fait grandir l'âme, l'homme, la femme.

Vos romans parlent des femmes et aux femmes. Vos admirateurs sont-ils tous des admiratrices?

Je dirais que 60% de mes lecteurs sont des lectrices. Les hommes ne se déplacent jamais dans les librairies pour des dédicaces, alors on ne les voit pas. Mais je reçois d'eux beaucoup de mails. Ce qui est étonnant, c'est que les premiers messages arrivés des deux pays les plus guerriers de la planète, les Etats-Unis et la Chine, lorsque *Les yeux jaunes* y ont été traduits, étaient des mails d'hommes qui avaient entre 30 et 40 ans. Dans ces pays, on écrit peu sur l'intime, alors si l'on cherche un petit supplément d'âme, on en trouve dans des livres comme les miens.

On retrouve dans «Muchachas» des personnages de votre trilogie.

Vous aimez garder votre tribu littéraire autour de vous?

Ce n'est pas tellement moi qui décide... Il y

a certains de mes personnages dont j'ai été réellement éprise – comme dans *Un homme à distance*, mon livre préféré – mais qui ne sont jamais revenus. Et puis d'autres, comme Hortense, que j'ai vue à une fenêtre en me promenant dans New York. Je me suis demandé: «Que fait-elle ici? Ah oui! elle a rejoint Gary.» Et la voilà

de retour dans *Muchachas*. Lorsque je commence à écrire, je prends tout ce qui se passe dans la vie et je le mets dans le livre. Je note tout, je prends le numéro de

téléphone des gens et je les rappelle pour avoir des détails. Ces «divins détails» de Nabokov. Je tiens des fiches. Pas pour les anciens personnages des *Yeux jaunes*, qui sont comme ma famille. Mais pour les nouveaux. Quand je les ai bien construits, je les lâche dans l'arène et je regarde ce qu'ils font. Tout doit être tricoté serré.

Une habitude de journaliste formée à l'enquête?

C'est surtout une question de curiosité. Enfant, je ne parlais pas, mais j'observais tout. Je voulais comprendre comment marchait ce monde d'adultes.

Des «Yeux jaunes» à «Muchachas», vous changez d'univers. Autant le premier est urbain, cosmopolite et glamour, autant celui de «Muchachas» est rural, provincial et pesant. Tous les climats vous inspirent?

Je me sens bien partout, oui. Du côté de papa, ils étaient moitié Gitans, moitié instituteurs. Du côté de ma mère, paysans des Basses-Alpes et commerçants. Je suis née au Maroc, où j'ai vécu jusqu'à l'âge de 5 ans. Petite, j'ai vécu dans tous les milieux sociaux. C'est une chance inouïe d'avoir toutes ces cultures en soi. Je suis à l'aise aussi bien au mariage de Kate et William

que chez mes ferrailleurs, avec lesquels j'ai passé deux semaines pour *Muchachas*. C'est pareil, c'est de l'humain, je capte tout. Je fais mon miel avec le premier effluve des gens.

Donnerez-vous une suite à «Muchachas»?

Le volume 3 paru, il fallait que je coupe. J'ai beaucoup voyagé, je suis partie en Grèce me balader, faire le vide, toujours sans mon ordinateur. J'ai bien fait. Poul! *Muchachas 4* est arrivé. Mille idées me sont venues. Pour cela, il me fallait être seule, ne pas me sentir harcelée. De même lorsque j'écris, je coupe Internet et le téléphone.

«Moi d'abord», votre premier roman, se passe à Lausanne. Quels souvenirs avez-vous de votre vie en Suisse?

J'ai débarqué il y a quarante ans en gare de Lausanne avec mon fiancé de l'époque et

deux valises, une d'ours en peluche, une de fringues. Lui allait à l'Université de Ley-sin, moi j'ai enseigné le latin au Collège Pierre Viret. On n'avait pas d'argent. Et aujourd'hui, on me loge ici, dans la plus belle suite du château d'Ouchy! En arrivant sur le quai, j'ai envoyé un SMS à mon fiancé pour lui dire: «Dominique, je suis à Lausanne...» Et vendredi, à Morges, le propriétaire du premier studio que nous avions loué est venu me faire signer un livre. Voilà pourquoi j'aime la vie!

Dans «Les hommes cruels ne courent pas les rues», il y a vingt-cinq ans, vous avez écrit: «Les hommes gentils, on les aime beaucoup mais... vous connaissez une femme qui a perdu la tête pour un gentil garçon? Moi non.» Faites-vous toujours le même constat aujourd'hui?

J'aime beaucoup la gentillesse... Mais ce n'est pas sexuel, la gentillesse! Ce qu'il faut travailler en amour, ce qui fait l'amour, c'est le désir. Etre imprévisible, mais jamais cruel. L'autre ne doit pas mettre la main sur vous. Vous devez être une savonnette qui peut s'échapper à tout moment et en même temps, vous êtes du bon savon et vous lavez bien quand il faut!

Etes-vous cruelle?

Non. Ni cruelle ni méchante. Mais si je n'avais pas eu les livres, avec l'enfance que j'ai connue, je serais devenue délinquante. Violente, sûrement, car j'avais beaucoup d'énergie.

Que pensez-vous du coup médiatique de Valérie Trierweiler cette semaine?

J'adore cette histoire, c'est un roman. Il ne faut jamais humilier les gens, ça vous revient à la figure. L'humiliation et la vengeance sont des ressorts romanesques magnifiques. Il l'a humiliée, elle l'a tué à bout portant. L'intime est un théâtre. C'est dans l'intimité que tout se crée.

La dernière fois que...

... vous avez pleuré?

Je ris beaucoup, moi. Mais pleuré? Ça fait longtemps, en tout cas. J'ai beau chercher, je ne vois pas.

... vous avez trop bu?

Hier soir. C'était un très bon montrachet. Deux gros ballons bien remplis. J'aurais dû m'arrêter après le premier.

... vous avez envié quelqu'un?

Je ne sais pas ce qu'est l'envie. Maintenant que j'y pense, il n'y a pas de personnage envieux dans mes romans. Il est déjà si difficile de se faire sa place, je ne vais pas envier celle des autres. Je connais bien la colère, par contre!

... vous vous êtes excusée?

Je m'excuse souvent, car je fais très attention aux gens. Je n'aime pas blesser qui que ce soit.

... vous avez transpiré?

Je suis très peu sportive, mais quand je courais – comme tout le monde, je l'ai fait – je ne transpirais presque pas.

Questions fantômes

Quelle est la question que vous détesteriez qu'on vous pose?

Résumez-moi votre livre!

Quelle est la question qu'on ne vous a pas posée?

En quel écrivain aimeriez-vous vous réincarner? Je répondrais Balzac, pour une phrase du *Lys dans la vallée*: «Ah! dit le comte, soudain gai de voir sa femme triste.» Un magnifique résumé du mariage... Ou Colette pour ce conseil admirable: «Ecrivez comme personne avec les mots de tout le monde.»

Bio express

1979 Robert Laffont me demande d'écrire un roman. Je suis alors journaliste à *Match* et à *Cosmopolitan*. Ce sera *Moi d'abord*. **1987** Naissance de Charlotte. **1989** Naissance de Clément. Ils ont changé ma vie. J'aime profondément la compagnie des enfants; j'aurais aimé en avoir beaucoup, beaucoup... **2006** Parution de *Les yeux jaunes des crocodiles*. J'arrête le journalisme deux ans plus tard. Le métier a trop changé. **2015** Tout peut arriver...